

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE 3

PRIX

DU JOURNAL,

DE L'ABONNEMENT

Rue de P. Castellanos n. 162.

Le PATRIOTE paraît tous les jours le lundi et le lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces lettres et avis depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir.

3 FIATRES par mois.

A TOUS LES JOURNAUX DE FRANCE

Au nom de l'humanité, au nom de la Fraternité par la République, nous prions tous nos confrères de France de vouloir bien ouvrir dans leurs bureaux :

UNE SOUSCRIPTION NATIONALE, en faveur des 12,000 français malheureux de Montevideo (Etats de la Plata) assiégés depuis plus de 5 ans par les troupes du tyran Rosas, gouverneur de Buenos Ayres.

Le produit en sera versé entre les mains de M. John Lelong, délégué des Français de la Plata à Paris, qui est chargé de le leur faire parvenir, tant en espèces, qu'en vêtements et en aliments de première nécessité.

MONTEVIDEO.

30 MAI 1848.

DES ALARMISTES A MONTEVIDEO, PAR RAPPORT A LA DURÉE PROBABLE DE LA RÉPUBLIQUE EN FRANCE.

Il est des gens qui spéculent sur la crédulité publique, et qui exploitent avec un rare talent les nouvelles équivoques qui circulent à Montevideo. Ces gens là, ce sont des alarmistes..... pour eux, rien n'est bien, rien n'est parfait, rien ne peut durer..... ils savent merveilleusement vous attrister, et alors que vous avez conçu bon espoir en l'avenir, ils s'ingénient à vous prouver que vous avez eu tort; que votre confiance est au moins fondée sur des doutes si elle n'est tout-à-fait mal placée. Aujourd'hui, c'est à la République Française qu'ils s'attaquent; c'est là leur grand cheval de bataille; et si vous les en voulez croire, ils vous démontreront que, loin d'attendre aide et secours de la mère patrie, vous devez au contraire désespérer de la question de la Plata. « La République, vont-ils répéter partout, ne peut durer longtemps; elle est inadmissible en France, incompatible avec le caractère de ses habitants, et dut-elle exister quelques années, elle aura assez d'affaires sérieuses à traiter en Europe, pour oublier Montevideo, et les français qui l'habitent; car après tout, cette question est tout-à-fait secondaire comparativement aux

« graves intérêts qu'elle a à soutenir et à concilier. » Gardons-nous de prêter l'oreille à de pareils propos; et n'oublions pas, que, toutes choses égales d'ailleurs, ils ne sont répandus dans le public que par des gens intéressés à les répandre, soutenus et appuyés que par des spéculateurs qui trouvent leur compte à démoraliser les masses..... misérables!..... dont l'opinion publique saura bien faire justice au jour.....

Nous, républicains de cœur et d'âme, mais ennemis déclarés des excès qui ont perdu nos pères en 1792 et 93; nous partisans avoués du MODÉRANTISME que le premier et peut-être le seul entre tous, avons publiquement supposé possible un changement dans la forme du Gouvernement Français, et présumé la régence; nous essaierons de prouver que la république est possible, qu'elle a des chances certaines de durée, qu'elle peut-être féconde en heureux résultat, et faire enfin le bonheur de la France.

Consultons l'histoire des révolutions qui ont amené peu à peu le peuple français au rang qu'il occupe aujourd'hui dans le monde; cinq seulement, ont suffi pour parfaire cette grande œuvre, et s'opérèrent dans le court espace de soixante-cinq années..... Soumise pendant soixante-trois règnes au régime de l'absolutisme, la nation oublia sa dignité personnelle, et c'est à peine, si dans cette longue série de siècles, nous la voyons une ou deux fois se révolter contre ses oppresseurs. Une émeute populaire chasse les CARLOVINGIENS et fait un roi; HUGUES CAPET alors maître du palais; plus tard nous rencontrons et la Ligue et la Fronde qui pendant plusieurs années ensanglantent la capitale et livrent la France aux horreurs de la guerre civile, puis voilà tout..... et encore; ces quasi-révolutions n'avaient-elles d'autre but, que de remplacer un roi par un roi, un tyran par un tyran..... Enhardis par ces tentatives de rébellions infructueuses, les rois, la noblesse et le clergé abusèrent des énormes privilèges que leur accordaient les us et coutumes de l'époque, et poussèrent leurs excès à un tel point, que les masses, éclairées déjà par les écrits des Montaigne, Rousseau, D'Alembert, Diderot, Voltaire et autres philosophes d'alors, comurent enfin leur lâcheté et leur ignominie; et se levant comme un seul homme, fier de sa force et de sa puissance, renversèrent d'un seul coup, et l'absolutisme et les privilèges. C'est alors, que le faible Louis XVI paya de sa tête, les crimes de ses soixante-deux prédécesseurs, et plus particulièrement encore, l'hypocrisie de Louis XIII, l'autocratie ridicule de Louis XIV et les débâcles éhontées de Louis XV..... le peuple s'éleva, qu'il portait au front le sceau du servilisme et de l'esclavage; stigmate infamant dont il s'efforça d'effacer les traces dans le sang de

ceux qui le lui avaient imprimé, dans le sang des nobles et des prêtres!..... de là les excès de cette époque fertile cependant en grands résultats.....

Mais les excès lassent vite; l'énergie première, fit bientôt place à une faiblesse qui menaçait de devenir dégradante, si un homme de génie ou de ces êtres privilégiés du ciel, n'était venu relever le courage du peuple, et lui offrir la gloire, en échange de ses excès réactionnaires. Le français enthousiaste et généreux accepta avec empressement, et applaudit à l'audace de ce nouvel Alexandre dispersant, à la tête de quelques hommes le conseil des cinq cents, se faisant nommer consul à vie, et quelques mois plus tard, forgant au Pape, à poser sur sa tête la couronne des Césars!.....

Ne semble-t-il pas en lisant l'histoire, qu'arrivé à un certain degré de fortune, l'homme doit être assez prudent pour s'arrêter, s'il ne veut voir la roue de l'inconstante Deesse tourner contre lui?..... Napoléon empereur, oublia trop vite Buonaparte consul; il crut son pays inépuisable en argent et en hommes; et la France, usée par les excès de la première révolution, affaiblie par les guerres sans fin de l'empire, comprenant, mais bien tard, que la gloire qui coûtait tant d'argent au peuple et tant de larmes aux familles, était une gloire trop chèrement payée, refusa son concours au héros qui la gouvernait; et l'empire s'évanouit.....

C'est alors, que trois hommes d'état, le français Talleyrand de Périgord, l'autrichien Metternich et l'anglais Wellington, traitèrent de la France avec la branche aînée des Bourbons alors en exil, et à l'aide d'une charte prétendue constitutionnelle et sous la sauvegarde de la première alliance, parvinrent à rétablir sur le trône de France LES ROIS PAR LA GRACE DE DIEU..... honneux trafic! dont la postérité leur tiendra compte, et que l'histoire flétrira pour jamais..... Nous savons tous, ce qu'il advint de la Restauration; Charles X abusant de sa position crut que les français de 1830 étaient pareils à ceux d'un siècle plutôt; il lança des ordonnances liberticides; et survinrent les immortelles journées de juillet.....

Le gouvernement provisoire s'empressa de nommer un lieutenant du royaume; neuf jours après il faisait un roi!..... le roi des Français!..... l'élus de la majorité, soi-disant; majorité, représentée par 221 députés seulement, et qui plus est, députés sans mandat..... fatale précipitation de ces hommes, d'un talent supérieur pourtant!..... Car ils assument, aujourd'hui, sur leurs têtes, la responsabilité du sang versé en février 1848..... Louis Philippe, le premier diplomate du

FEUILLETON DU PATRIOTE — 31 MAI 1848

LE FILS DE L'EMPEREUR.

LE DUC DE REICHSTADT.

—Serait moins à craindre dans tous les cas que le caractère despotique et cupide de M. de Winter, qui vous épouse autant pour votre fortune que pour votre beauté. M. de Gardeville, au contraire, vous aime sans arrière-pensée et sans motif d'intérêt. Il a la loyauté peinte sur le visage. Il vous rendrait heureuse, lui, et je me ferais de voir la femme que j'entoure d'une si profonde sollicitude, tomber entre les mains d'un homme qui est noble et bon. Il me semble que cela consolerait mes derniers jours, madame.

—Je ne sais, monseigneur, comment répondre à tant de délicatesse et de dévouement, je reste confuse et touchée devant la généreuse expression de vos sentiments pour moi. Mais je ne puis que vous dire, comme je l'ai déjà déclaré à M. de Gardeville lui-même, que ma résolution ne saurait changer, car j'ai pris des engagements auxquels je ne veux pas manquer, dusse-je en souffrir plus tard. Ma vie n'a pas assez de prix pour que je la dispute à la fatalité qui la dirige. Qui sait d'ailleurs si mon mariage avec le baron n'est pas le salut du vicomte?

—Oui, je vous avais compris. Mais vous exagerez peut-être le danger que court M. de Gardeville en recherchant votre main. Si favorisé qu'ait été M. de Win-

ter jusqu'à présent, les chances d'un combat ne sont-elles pas toujours incertaines? Il peut en être victime à son tour. Et puis ne saurait-on trouver un moyen de sortir d'affaires sans exposer une existence qui nous est chère?

—Laquelle, monseigneur? dit vivement Béatrix. Celle de M. le baron doit seule m'intéresser désormais.

—Cruelle! vous êtes sans pitié! Mais nous vous sauverons, s'il le faut, malgré vous même. Et d'abord M. de Winter va sans doute partir, ce qui nous permettra de trouver le moyen de vous soustraire à ses rigueurs.

Béatrix regarda le duc de Reichstadt avec stupefaction.

—M. de Winter va partir, dites-vous? s'écria-t-elle.

—Sans deux jours, madame.

—Serait-ce vrai? reprit-elle en contenant à peine sa joie.

—Cela vous afflige sans doute? dit le duc avec finesse. Que voulez-vous? Il est chargé par M. de Metternich de s'entendre avec le ministère anglais sur un point particulier des affaires de France.

—Et il l'accepte? demanda Béatrix avec anxiété.

—Ah! c'est là qu'est la question. Je l'ignore encore.

Le front de Mme Stiller rayonnait; il s'assombrit aussitôt.

—Il n'acceptera pas, dit-elle d'un air découragé.

—Qui sait, mon Dieu! Le baron est plus ambitieux qu'on ne pense, et il verra dans cette mission, d'ailleurs assez importante, un marchepied pour atteindre à quelque haute position.

—Dieu vous entende! monseigneur.

—Vous pardonnez alors à Guillaume de Gardeville,

n'est-ce pas?

—Aï je dit cela?

—Non, mais vous l'avez pensé.

—M. de Gardeville a dû renoncer à me revoir; laissez-le m'oublier.

—Vous oubliez! Vous êtes de celles qu'on regrette toujours et qu'on n'oublie jamais. M. de Gardeville vous aimera sans cesse, même loin de vous. Il est des amours qui ne meurent pas.

—Je l'ai repoussé, puis je le rappelle?

—Le laissez-vous retourner en France, malheureux, désespéré? Il allait partir, je l'ai retenu.

—Ah! vous l'aimez bien, monseigneur!

—Et vous donc! fit le prince avec une imperceptible amertume.

—Puisque vous l'exigez absolument, je pardonne... qu'il revienne.

—Quand doit-il revenir?

—Quand le baron sera parti.

—Nous allons apprendre s'il part, car le voici.

En effet, la voix de M. de Winter se faisait entendre sous le vestibule. Béatrix tressailla malgré elle. Le baron entra. Il fronça le sourcil en apercevant le duc de Reichstadt qu'il salua froidement et qui lui rendit un salut plus froid encore.

—Grande nouvelle, madame! dit le baron; on m'envoie en Angleterre, chargé d'une mission diplomatique. Le prince de Metternich dispose de moi sans même me donner le temps de conclure notre union. C'est un incident fâcheux, et j'ai bien réfléchi avant de m'y soumettre.

monde entier, toujours escorté de ministres dévoués, et le plus souvent de son inséparable Guizot, homme d'état et profond politique s'il en fut, tient pendant 18 ans la France en respect, il escamote la charte, qui d'après son propre serment de l'Hôtel de Ville devait être désormais une vérité;..... puis, enivré de son triomphe, ébloui de sa prospérité, il oublie un instant, que le peuple qui l'a mis sur le trône, l'en peut précipiter quand il voudra, il s'obstine, il s'entête, il lui refuse la plus juste des demandes..... Déplorable aveugement d'un vieillard!..... trois jours de murmures et six heures de combat, et s'en est fait de la royauté constitutionnelle!.....

Ainsi, en soixante cinq années, cinq révolutions, qui ont ému le monde entier, et fait trembler sur leurs trônes les tyrans les mieux affermis..... cinq révolutions, de plus belles en plus belles, de plus nobles en plus nobles..... plus le peuple français marche, plus il s'éclaire, plus il se déclare ami de l'ordre, plus il est grand dans la victoire, plus il est généreux dans le triomphe.... il peut vouloir du sang, il ne se venge qu'avec le dédain..... C'est avec un souverain mépris qu'il chasse Charles X, c'est avec un mépris plus grand encore qu'il renvoie Louis Philippe..... pas une plainte, pas une injure, pas une vengeance, même pour ceux qui l'ont mitraillé!..... noble peuple! il proclame la République, et tout est dit..... la paix de la France n'est pas troublée, une simple commotion qui dure quelques heures, et tout rentre dans le calme..... il n'y a rien de changé en France; qu'un prince, hier c'était un roi,..... aujourd'hui c'est un peuple qui siège sur le trône!..... C'est la République!..... la République, éclairée par les excès de 1793 exaltée par les victoires de l'empire, consolidée par les abus des royautés légitimes et constitutionnelles, en un mot, c'est LA REPUBLIQUE DE LA PRUDENCE ET DE L'ORDRE.....

Mais les partis, direz-vous les croyez-vous donc anéantis pour toujours? non sans doute, mais nous ne redoutons pas leurs efforts. La France a goûté de tout, des excès républicains, du despotisme militaire, des rois légitimes et des rois constitutionnels. Soixante cinq années d'études politiques, fertiles en malheurs de tous genres, l'ont éclairée; elle sait quelle conduite elle doit tenir aujourd'hui, et saura éviter les écueils, qui tant de fois ont failli la perdre pour toujours. La noble victoire de février nous est un sûr garant de la sagesse future du Peuple Français; il est instruit, il est fort, il est unis, il est libre, qui donc oserait venir entraver sa marche civilisatrice?..... il jouira donc en paix de son triomphe, il sera heureux, et l'Europe qui applaudit aujourd'hui ne tardera pas longtemps à suivre son exemple.....

N'ajoutons donc aucune foi aux discours de ces hommes, penumistes enragés, malencontreux faiseurs de polémique dépourvue, qui prétendent que nous ne sommes pas mûrs pour la République; on ne va pas soixante cinq ans aux écoles, sans profiter des leçons; et les leçons ont été terribles!..... oui, la France peut être heureuse en République..... oui la République peut exister en France..... et elle existera pour le bonheur de tous les peuples..... la France Répu-

blicaine a juré de soutenir ceux qui sont faibles: elle n'oubliera pas le peuple oriental, et ne laissera pas, ses enfants d'Amérique tomber au pouvoir de la tyrannie et du despotisme. Elle saura bien faire respecter partout, les nobles couleurs qu'elle a arboré dans son triomphe. Ne nous laissons pas circonvenir par les recis controuves et les suppositions de mauvais augure de ces alarmistes par spéculation: et soyons bien persuadés qu'ils parlent beaucoup plus par intérêt que par conviction. Faisons en justice par le dédain et l'indifférence, et prouvons leur par notre conduite, que nous avons confiance en la France républicaine, qui ne manquera pas de nous accorder bientôt, l'aide, la protection et les secours, que pendant cinq ans nous a refusé la France monarchique.....

REVOLUTION DE BERLIN.

Berlin, 21 mars de 1848.

Je vis encore et je m'empresse de vous tranquilliser sur le grand péril que nous avons tous couru. Des citoyens qui habitaient au 8ème et au 4ème étage y ont été tués à coups de bayonnette et à coups de fusil par la soldatesque en furie. La révolution a été complète. Je ne me trouve pas en état de vous faire une narration détaillée de tous les événements; quoiqu'ayant été témoin oculaire. Je ne vous rapporterai que le plus essentiel.

Ce qui peut s'appeler véritablement révolution ne commença que le 13 au soir, mais toute la semaine antérieure le *Thier Garten*, société composée de littérateurs et d'étudiants, s'était réuni pour rédiger une représentation au roi, exigeant les réformes que tous connaissent déjà. La semaine s'écoula ainsi, et le 14 du courant une députation de la ville se présenta au roi avec des exigences presque semblables. Le résultat en fut peu satisfaisant. Le roi répéta les mêmes promesses faites par lui à la clôture des sessions de la Diète. Il prononça un beau discours, mais il éluda la question en disant que la liberté de la presse serait accordée par une décision générale de la confédération.

On disait, dans l'après midi du 13, qu'il y avait un grand rassemblement sur la promenade. En effet, on voyait beaucoup d'ouvriers croisant les rues, avec des bâches menagées sur l'épaule, et disant à tous ceux qu'ils rencontraient: *Ca chauffera aujourd'hui. N'y manquez pas.* Quand j'arrivai à 7 heures du soir sur la promenade, on ne pouvait plus s'y retourner; la large rue de Frédéric était pleine de monde. Je vis deux grandes lignes de dragons et une forêt de lances. La place de Paris était occupée par la cavalerie. Je continue ma marche. La multitude faisait entendre de grands cris dans le *Thier Garten*. Les salles extérieures étaient pleines d'ouvriers, et sur les tables des révolutionnaires de la plus basse classe, haranguaient la populace qui applaudissait frénétiquement à leur discours.

Au moment où j'admirais ce spectacle des révoltes populaires, une voix fit tout à coup entendre ces paroles: nous sommes cernés; on nous attaque. Un de mes amis qui m'accompagnait et qui dans cette circonstance eut

desiré des siles, s'élança; son exemple fut contagieux; tout le peuple s'enfuit. En sautant par dessus les tables, on avait brisé la balustrade en bois, et je pus m'échapper, par une de ces claire-voies. Mais il n'y avait aucun péril. Les cuirassiers avaient fait une fausse charge.

C'était plus sérieux au dehors, je pris une rue transversale, mais en tournant je vis les cuirassiers charger sur le peuple. La porte de Brandebourg étant fermée, je fus obligé de faire un grand détour pour gagner celle de Postdam. En arrivant près de l'opéra j'aperçus une grande multitude de peuple qui, précédée d'un enfant portant un drapeau blanc, arrivait du côté de Brandebourg en chantant l'hymne, *Immer Langsam Voror* (qui va doucement va loin). Aux portes de la police elle fut repoussée par les cuirassiers. Dans la rue des deux frères, on arracha les grilles du pont pour faire des armes. A la nuit tout était tranquille.

Le mardi 14, toutes les places étaient occupées par la troupe. Le désordre commença à Stechbäk ou on entendit pour la première fois le bruit de la fusillade. Le mercredi 15, le peuple était dans la plus grande agitation. Au lever du jour la rue des deux frères était pleine de monde. Une commission fut nommée pour demander au roi qu'il fit sortir les troupes de la capitale. A midi la place du palais était obstruée par le peuple. La commission revint à trois heures. Le ministre avait répondu qu'il s'efforcerait d'obtenir ce qu'on demandait. La multitude augmentait toujours. Les rues qui aboutissent à la place du palais étaient remplies de troupes.

A trois heures de l'après midi, on pouvait déjà juger que les choses ne se termineraient pas bien. Les citoyens formèrent entre eux des sociétés de protection; dans le jour antérieur le roi avait refusé de consentir à leur formation. Malgré cela quelques individus ayant un mouchoir blanc attaché au bras traversèrent la foule; mais à peine furent-ils aperçus par le peuple que leurs mouchoirs furent arrachés par les ouvriers qui leur criaient: *ces gens ci veulent nous louer 8 sous par jour.* A 7 heures la force militaire fut beaucoup augmentée, mais on disait qu'elle n'avancerait pas jusqu'à ce que la commission de protection n'eût déclaré qu'elle ne pouvait plus maintenir l'ordre. A 7 heures et demie tout à coup apparut un parc de 15 à 20 pièces d'artillerie suivi d'une force de cavalerie. L'artillerie fit feu, les soldats se ruèrent sur les masses avec le sabre et la lance; il y eut beaucoup de blessés. Cependant cet événement pouvait être encore considéré, comme un simple désordre. Ceux qui se vantaient d'être prudents, les citoyens pacifiques regardaient tout à distance. De 10 à 11 heures tout était tranquille.

Le jeudi 16, dès le matin il y eut un grand rassemblement d'étudiants, on battit la charge, et il fut résolu qu'ils se présenteraient tous en masse en face de la résidence du commandant militaire: une députation se présenta devant le commandant qui lui dit d'aller voir le gouverneur civil: ce dernier l'envoya au ministre, mais la députation se refusa à y aller. Le chef de police intervint et déclara prisonniers tous les membres de la députation. On forma alors une grande assemblée d'étudiants et un d'eux harangua la multitude avec enthousiasme. *Nous voulons la tranquillité, disait-il, quoique nous soyons attaqués*

—Et vous avez refusé? demanda Mme Stiller en cachant le plus possible son émotion.

—Il s'en est fallu de peu. Mais le prince a insisté et j'ai dû accepter. Ce ne sera heureusement qu'une absence de deux ou trois semaines au plus. L'affaire est délicate, très délicate.

—Et vous me quittez?

—Demain soir. J'ai déjà mes passeports et mes lettres de créance, et je viens vous faire mes adieux, à moins, reprit-il, que vous ne consentiez à me suivre en Angleterre, ce dont je vous garderais une éternelle reconnaissance.

—Y pensez vous, monsieur le baron? dit Béatrix avec trouble. Eh! que dirait le monde?

—Le monde reconnaîtrait bientôt que vous avez suivi votre mari, et sa susceptibilité serait satisfaite.

—Non, non, monsieur le baron, je ne puis consentir... je ne consentirai jamais à cette démarche prématurée, diamable....

—A votre aise, madame, je n'insiste pas.

Puis se tournant vers le duc de Reichstadt qui gardait le silence, mais témoignait par le mouvement de ses pieds toute l'impatience qui lui faisait ressentir l'aplomb imperturbable du baron:

—Mais pardon, monseigneur, reprit-il avec un sourire indéfinissable, j'aurais déjà dû vous remercier de la faveur que j'ai reçue, car tout me porte à croire que c'est à votre prière que je dois d'avoir été choisi par M. de Metternich pour son chargé d'affaires de cette circonstance.

—Peut-être, monsieur, répondit froidement le duc. J'ai

eu en effet du au ministre que nul n'était plus apte que vous à remplir cette mission un peu ténébreuse.

—Vous me flattez, monseigneur! Enfin je ferai tous mes efforts pour remplir les vœux du grand ministre qui nous gouverne, et pour me montrer digne de la haute protection que vous voulez bien m'accorder, monsieur le duc.

—Je ne protège que les gens de cœur, monsieur! répartit sèchement le prince.

—Ah! votre excellence est infiniment trop bonne, et j'en demeure confus! reprit le baron avec une grimace railleuse. Si M. le duc savait ce qui vient de m'arriver, il serait peut-être moins bienveillant pour moi.

—Je ne crois pas qu'il puisse rien vous arriver qui me touche bien fort, monsieur.

—Pardonnez moi, monseigneur, pardonnez moi. Ce dont il s'agit vous affligera sans doute beaucoup.

—Que voulez vous dire?

—Mme Stiller même en sera peut-être affectée. Je vous avoue que je n'en suis pas, moi, tout à fait remis.

—Je ne vous comprends pas, dit Béatrix avec étonnement.

—Vous allez me comprendre et m'en vouloir sans doute. Mais je vous déclare d'avance que le hasard a tout fait, le hasard ainsi que l'incroyable acharnement de M. de Gardeville.

—M. de Gardeville? répétèrent à la fois le duc et Béatrix.

—C'est en effet de lui que je veux parler. Il y a peu d'heures, reprit-il, je revenais de Vienne où le prince de Metternich m'avait donné audience. Arrivée à l'entrée de

la plaine de Wagram, j'ai pris la route de Silesie qui conduit à mon château, quand j'aperçus deux hommes assis sur l'herbe; l'un d'eux était M. de Gardeville, l'autre un officier du régiment de Gustave Wasa, du vôtre, monseigneur. M. de Gardeville se leva en me reconnaissant et se découvrant ironiquement: —Salut à M. le baron de Winter, me dit-il, le plus prudent des barons chrétiens! —Qu'est ce à dire, monsieur? répliquai-je. —Me reprochez vous d'avoir eu la bonté de vous épargner un duel et un coup d'épée hier soir? Vous n'êtes qu'un ingrat! —Cet excellent baron! reprit-il. Et moi qui le croyais un peu poltron au fond! —Dieu merci, répondis-je en haussant les épaules, j'ai fait mes preuves une vingtaine de fois environ, et pour un poltron c'est exemplaire, ne trouvez vous pas? —Sans doute, répliqua-t-il. Mais on a vu souvent un homme n'avoir qu'une certaine dose de courage qui, une fois épuisée, le laisse fort à sec sur ce point, et je crains que vous n'en soyez arrivé à ce degré de sécheresse..... J'étais mal disposé, de plus il y avait là un officier témoin de l'insulte. Je ne pouvais reculer davantage.

—Bah! m'écriai-je, je trouverai bien encore tout au fond de mon âme une petite goutte de courage. Cela sera plus que suffisant avec vous. Et m'adressant à mon domestique, je lui commandai d'aller sur le champ à mon château chercher des pistolets et des épées. Il fut bientôt de retour avec un seigneur de mes voisins qui devait me servir de témoin. Le témoin de M. de Gardeville fut l'officier que lui faisait compagnie. Nous choisîmes l'épée et nous nous mîmes en garde.

d'un côté par la populace et de l'autre par les soldats qui veulent notre sang. Comme les anciens préteurs romains, jurons tous de vaincre ou de mourir. » Cependant on formait avec l'aide des indolents et apathiques magistrats et des députés de la ville d'autres commissions de protection, mais sans armes. Relativement à ce dernier objet, le roi est très méfiant.

Dans l'après midi il y eut une grande réunion de citoyens auxquels on distribuait des écharpes et des baguettes blanches, mais la majorité s'y opposa et les commissions avortèrent. Le peuple protestait contre cette gendarmerie de citoyens.

Il se forma un nouveau rassemblement devant le nouveau corps de garde. A peine apparurent les citoyens aux écharpes blanches qu'il tomba sur eux une pluie de pierres et ils furent obligés de se réfugier dans le corps de garde. Par trois fois, on fit battre le tambour; le peuple se dispersa pendant deux ou trois minutes, mais il se rassembla bientôt près de l'Obélisque de Blucher, il y eut encore une autre pluie de pierres et de feu; deux étudiants morts et plusieurs blessés tombèrent. A quelques instants de combat succéda un intervalle de tranquillité due aux efforts des étudiants qui comme je l'ai déjà dit, formés en commission de protection, essayait de maintenir l'ordre en intervenant entre la troupe et le peuple.

Le vendredi, la nouvelle de l'insurrection de Vienne se répandit. Dans l'après midi du même jour il y eut un autre tumulte sur la promenade.

Le samedi au matin, courait la nouvelle de la démission du ministre prussien, et de la liberté de la presse. Cette nouvelle fut reçue avec le plus grand enthousiasme. Peu après on afficha le décret qui commençait par ces émancipatrices paroles: « La censure est abolie, la presse est libre » mais ce commencement était suivi par les conditions les plus répressives. Il y eut émeute. On cria: à bas, à bas tout ce monde là. Le rassemblement dégénéra en un concert d'imprecations confuses. Il était deux heures et demie du soir, lorsqu'en un quart d'heure Berlin ressembla à une véritable place de guerre. Des groupes nombreux se formèrent au coin de la rue en fa-

ce le corps de garde: le commandant fit préparer les armes. Un gamain s'avança et s'empara d'une carabine, la garde s'ébranla, mais les citoyens lui arrachèrent les armes, retirèrent l'épée au lieutenant et à coups de crosse mirent en fuite les soldats. Ils renversèrent la guérite, cassèrent les vitres du corps de garde et démolirent la chambre de l'officier. On commença à construire des barricades avec des sofas, des tables, des glaces et d'autres meubles entassés les uns sur les autres au milieu de la rue.

Au second étage du corps de garde on trouva des armes dont le peuple s'empara, attendant les troupes de pied ferme. En un instant dont on ne saurait se figurer la rapidité, toute la ville était couverte de barricades. On donna le signal de l'assaut sur ces fortifications improvisées: de terribles décharges de mousqueterie mêlées à des cris de terreur, d'agonie, se faisaient entendre par tout. Les étudiants armés de leur fleuret allaient par les rues appelant les citoyens aux armes. Le drapeau bleu foncé était porté par des hommes en bras de chemise. On battit la charge, les coups de fusil se tiraient à brève pour point et la lutte continua ainsi jusqu'à la tombée de la nuit, au milieu des grands cris de joie mêlés à ceux de la crainte des effets de l'artillerie. Des personnes qui se sont trouvées dans beaucoup de batailles assurent n'avoir jamais entendu une aussi forte canonnade.

(Journal de Commercio.)

PARTIE COMMERCIALE.

CHANGES.

Londres. 39½ pen. par piastre courante.
Paris. fr. 5 10 à fr. 5 15 par patacon.
Rio Janeiro. 10 p. 0/0 prime nominale.

DOUANE.

DECHARGEMENT D'OUTRE MER. — 30 MAI.
Bradenn Warklin—1 caisse commande.

Machado—1 rouleau tabac, 1 sac ris.
B. y. y frères—32 barrils peinture.
Pedemonte—20 sacs patates.
Vajlant—2 tonneaux charbon de pierre.

ENTREE AUX MAGASINS—30 MAI.

Antonini—125 barrils sucre.

SORTIE DE MAGASINS—30 MAI.

Nottel—1 ballot avec 200 couvertures.
Kiek—30 caisses savon.
Teilemon—4 molles avec 58 douzaines souliers.

ONT OUVERT REGISTRE POUR DECHARGER—30 MAI.

Brick sarda "Daniel," pour Guanella.

ONT SERRE REGISTRE—30 MAI.

Rio Granda—brick brésilien "Teresa."
Id. —brick sarda "Rivadense."

POUR LE HAVRE.

Le beau trois mats français Paquebot **PARANA** capitaine Jaureguibery, ayant les deux tiers de son chargement arrêté partira incessamment pour cette destination. Ce navire très avantageusement connu possède une vaste chambre pour passagers, qui trouveront à son bord, tout le confort désirable. S'adresser à MM. Raymond et Theil, ou chez L. Sagory, 49 rue de Mission.

AVIS NOUVEAUX.

Un jeune homme arrivé tout nouvellement de Paris desir se placer dans une maison de commerce. S'adresser au bureau du *Patriote*.

SE ALQUILA.

Para un hombre solo una sala amueblada: dirijirse á la calle del Cerro número 23.

AVIS.

Ou a bésion d'un ouvrier pâtissier. Rue 25 mai No. 120

moment où elle avait vue Olivier arriver seul)... Non! jamais colombe blessée n'a tiré son petit pied rose d'un air plus naturellement souffrant.

Desolés de cet accident, qui les privait du plaisir envié de danser avec la duchesse, les solliciteurs, espérant une compensation, offrirent leurs bras à l'interessante boiteuse; mais elle eut la cruauté de préférer l'appui de la fille aînée de Mme Herbaut, et se rendit avec elle dans la chambre à coucher, pour se reposer et prendre un peu le frais, disait-elle, les fenêtres de cet appartement s'ouvrant sur le jardinet du commandant Bernard.

A peine Herminie avait-elle quitté la salle de bal, donnant le bras à Hortense Herbaut, que Mlle de Beaumesnil arriva, accompagnée de Mme Lainé.

La plus riche héritière de France portait une robe de mousseline blanche, bien simple, avec une petite écharpe de soie bleu de ciel; ses cheveux, en bandeaux, encadraient sa figure douce et triste.

L'entrée de Mlle de Beaumesnil resta complètement inaperçue, quoiqu'elle eût lieu pendant l'intervalle qui se parait deux contredanses.

Ernestine n'était pas joyeuse; elle n'était pas laide non plus; aussi ne lui accordait-on pas la moindre attention.

Venue pour observer et se rendre compte de l'épreuve qu'elle voulait subir... la jeune fille compara cet accueil au tumultueux empressement dont elle s'était déjà quelquefois vue

entourée à son apparition dans plusieurs assemblées...

Malgré son courage... la pauvre enfant sentit son cœur se serrer... les paroles de M. de Maillefort commençaient à être justifiées par l'événement...

— Dans le monde où j'allais, on savait mon nom, — se dit Ernestine, — et c'était seulement l'héritière que l'on regardait, que l'on entourait... autour de laquelle on s'empressait!

Mme Lainé conduisait Ernestine auprès de Mme Herbaut, lorsque sa fille aînée, qui avait accompagné Herminie dans la chambre à coucher, lui dit, après avoir regardé dans le salon:

— Ma petite duchesse, il faut que je te quitte... je viens de voir entrer une dame de nos amies, qui a écrit ce matin à maman, pour lui demander de lui présenter ce soir un jeune personnage, sa parente... Elles viennent d'arriver... et tu congos...

— C'est tout simple, va vite, ma chère Hortense... il faut bien que tu fasses les honneurs de chez toi... répondit Herminie, peut-être satisfaite de pouvoir rester seule... en ce moment.

Mlle Herbaut alla rejoindre sa mère, qui accueillait avec une simplicité cordiale, Ernestine présentée par Mme Lainé.

— Je vais vous mettre bien vite au fait de nos habitudes, ma chère demoiselle, — disait Mme Herbaut à Ernestine, — les jeunes filles avec les jeunes gens dans la salle où l'on danse...

Première Partie.

L'ORQUEIL.

LA DUCHESSE.

DEUXIEME VOLUME.

XI.

Mme Herbaut occupait au troisième étage de la maison qu'habitait aussi le commandant Bernard, un assez grand appartement, les pièces consacrées à la réunion de chaque dimanche, se composait de la salle à manger, où l'on dansait au piano; du salon, où étaient dressées deux tables de jeu pour les personnes qui ne dansaient pas; et enfin de la chambre à coucher de Mme Herbaut, où l'on pouvait se retirer et causer sans être distrait par le bruit de la danse et sans distraire les joueurs.

Cet appartement, d'une extrême simplicité, annonçait la modeste aisance dont jouissait Mme Herbaut, veuve retirée du commerce, avec une petite fortune honorablement gagnée. Les deux filles de cette digne femme s'occupaient lucrativement, l'une de peinture sur porcelaine, l'autre de gravure de musique, travaux qui avaient mis cette jeune personne en rapport avec Herminie, la duchesse, nous l'avons dit, gravant aussi de la musique lorsque les leçons de piano lui manquaient.

Rien de plus gai, de plus riant, de

plus allègrement jeune, que la majorité de la réunion rassemblée ce soir-là chez Mme Herbaut: il y avait une quinzaine de jeunes filles, dont la plus âgée ne comptait pas vingt ans, toutes bien déterminées à terminer joyeusement leur dimanche, journée de plaisir et de repos, vaillamment gagnée par le travail et la contrainte de toute une semaine, soit au comptoir, soit au magasin, soit dans quelque sombre arrière-boutique de la rue Saint-Denis ou de la rue des Bourbonnais, soit, enfin, dans quelque pensionnat.

Plusieurs d'entre ces jeunes filles étaient charmantes; presque toutes étaient mises avec ce goût que l'on ne trouve peut-être qu'à Paris, dans cette classe modeste et laborieuse; les toilettes étaient d'ailleurs très fraîches. Ces pauvres filles, ne se parant qu'une fois par semaine, réservaient toutes leurs petites ressources de coquetterie pour cet unique jour de fête, si impatientement attendu le samedi, si cruellement regretté le lundi!

La partie masculine de l'assemblée offrait, ainsi que cela se rencontre

AVIS DIVERS.

AVISO.

El bolicho de pulperia sito en la Aguada en la casa de D. Cayetano Rabela ha sido vendido á D. Francisco de Sarvo. El que tenga cuentas con su anterior dueño puede ocurrir á la misma casa dentro del término de 3 dias.

AL PUBLICO.

El aviso que dió D. Valentin Huguy en el número 165 del *Conservador*, y que se le contestó en uno suelto, lo ha reproducido en el *Courrier de la Plata* número 221, añadiendo estas palabras: *y si él me entrega dentro de 15 dias lo que me debe, le rebajo 2000 pesos; y yo satisfaré á mis acreedores.* Yo acepto la oferta de D. Valentin, y para que pueda tener efecto, estoy pronto á remitir la liquidación de nuestras cuentas á árbitros liquidadores, á quienes pasare mi cuenta general y documentos para su operacion. Si D. Valentin procede de buena fe, y acepta mi propuesta, lo cito desde ahora, para ante el Juzgado de Paz de la 5.ª Sección, ante quien arreglaremos el competente compromiso.—Montevideo 27 de Mayo de 1848.

F. Deville,

A LOUER.

Pour un homme seul une salle meublée donnant sur la rue. S'adresser rue du Cerro número 23.

AVIS.

Ayant appris que Monsieur Valentin Héguay, se plait faire croire que je lui dois une forte somme; connaissant que son but n'est autre que de tromper de cette manière ses nombreux créanciers, je me vois dans la nécessité de déclarer que les comptes que nous avons à régler ensemble, sont soumis á une décision judiciaire et qu'en dernier résultat il se trouvera mon débiteur au lieu d'être mon créancier.

Les personnes qui auraient quelque intérêt á savoir la vérité de ce que j'avance, pourront passer chez moi et je mettrai sous leurs yeux les comptes et regus relative á cette affaire.

Montevideo le 22 mai 1848.

F. DAVILLE.

AU GRAND RABAIS!

Rue du Vingt Cinq Mai, n. 286.

MM. Chaubin et Desmaries, previennent le public qu'ils viennent de recevoir de France un assortiment considérable de paltots confectionnés á la dernière mode, en draps des fabriques de Sedan et Louviers, ouates tout doublées en soie et en velours, qu'ils vendront en égard aux événements au prix excessivement bas de quinze patacons.

Ils ont regu aussi un assortiment complet de pantalons en casimir d'Elbeuf, premier choix taillés et confectionnés á la dernière élégance, et qu'ils vendront, desirant de s'attirer la confiance du public de Montevideo, aux prix de six et sept patacons.

A LOUER.

Deux chambres garnies au premier étage, pour des hommes seuls, s'adresser á la Salle de Commerce, au Môle.

A NOS ABONNES.

La première partie de l'Histoire des Girondins est terminée. Nous suspendons momentanément la publication de cet ouvrage pour donner á nos souscripteurs la continuation, jusqu'à la fin du second volume, des *Sept Péchés Capitaux*, dont cinq livraisons ont déjà été publiées. Messieurs les abonnés qui n'ont pas souscrits á cet ouvrage pourront se procurer les livraisons publiées á l'imprimerie du Patriote.

Ceux de nos souscripteurs qui ont droit á la prime des 8 livraisons des Girondins, publiées séparément du journal, pourront les réclamer dans le courant de la première quinzaine du mois de mai.

AVISO AL PUBLICO.

En la Zapateria de Truffel, calle del Rincon, n. 37, se acaba de sacar un elegante surtido de zapatos en goma elástica, dichos impermeables, propios para la presente estacion, que se venderán a precio muy moderado.

AVIS AUX AMATEURS.

Truffel, bottier, rue du Rincon, n. 37, a l'honneur de prévenir le public qu'il vient de recevoir un assortiment complet de souliers en gomme élastique imperméables, propres pour l'hiver, garantissant l'eau et le froid, á un prix modéré.

COURS

DE

CHIMIE ELEMENTAIRE

APLIQUÉE AUX ARTS

PAR

J. LENOBLE

Pharmacien de Montevideo, membre de la société de pharmacie de Bordeaux, etc.

Un volume broché, orné de 21 planches tirées á part.

PRIX : 3 PATACONS.

—O—

Avis aux pères de famille.

Madame Rosselin á l'honneur de prévenir le public qu'elle vient d'ouvrir une école pour les jeunes demoiselles dans laquelle on enseignera l'espagnol, le français, l'arithmétique, l'histoire, la couture et la broderie. Madame Rosselin emploiera tout son zèle pour contenter les personnes qui voudront bien l'honneur de leur confiance, son établissement est situé rue du Rio Negro, dans la nouvelle ville, maison de M. Bazac número 200.

—O—

AVIS.

M. Jean Ploison, desire se placer, soit comme capataz, soit comme ouvrier dans une fabrique de chandelles, ou pour tout autre emploi.

Il donnera sur sa conduite des renseignements très satisfaisants á son adresse: rue des Trente Trois n.º 45

Le propriétaire-gérant, Jh. REYNAUD

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos n.º 162.

d'ailleurs dans toutes les réunions, un aspect moins élégant, moins distingué que la partie féminine; car, sauf quelques nuances presque imperceptibles, la plupart de ces jeunes filles avaient autant de bonne et gracieuse contenance que si elles eussent appartenu á ce qu'on appelle la *meilleure compagnie*; mais cette différence, toute á l'avantage des jeunes filles, on l'oubliait, grâce á la cordiale humeur des jeunes gens et á leur franche gaîté, tempérée d'ailleurs par le voisinage des grands parents, qui inspirait une sage réserve.

Au lieu de n'être dans tout son lustre que vers une heure du matin, ainsi qu'un bal du grand monde, ce petit bal avait atteint son apogée d'animation et d'entrain vers les neuf heures. Mme Herbaut renvoyant impitoyablement avant minuit cette folle jeunesse car elle devait se trouver le lendemain matin, qui á son bureau, qui á son magasin, qui á la pension, pour la classe de ses écolières, etc., etc.

Terrible moment, hélas! que cette première heure du lundi... alors que le bruit de la fête du dimanche retonne encore á votre oreille, et que vous songez tristement á cet avenir de six longues journées de travail, de contrainte... et d'assujétissement.

Mais aussi, á mesure que se rapproche ce jour tant désiré, quelle impatience croissante!... quels élans de joie anticipée... Enfin il arrive, ce jour fortuné entre tous les jours, et alors quelle ivresse!

Rares et modestes joies! jamais du moins vous n'êtes émuées par la

satété;... le travail au prix duquel on vous achète, vous donne une saveur inconnue des oisifs.

Mais les invités de Mme Herbaut philosophaient peu... ce soir lá... réservant leur philosophie pour le lundi.

Une entraîante polka faisait bondir cette infatigable jeunesse... Telle était la magie de ces accords, que les joueurs et les joueuses eux-mêmes, malgré leur âge et les graves préoccupations du *nain jaune* et du *loto*... (seuls jeux autorisés chez Mme Herbaut) s'abandonnaient, á leur insu et selon la mesure de cet air si dansant, á de petits balancements sur leur siège, se livrant ainsi á une sorte de vénérable polka assise... qui témoignait de la puissance de l'artiste qui tenait alors le piano.

Cet artiste était... Herminie.

Un mois environ s'était passé depuis la première entrevue de la jeune fille avec Gerald...

Après cette entrevue, commencée sous l'impression d'un fâcheux incident... et terminée par un gracieux pardon... d'autres rencontres avaient-elles eu lieu entre les jeunes gens? On le saura plus tard.

Toujours est-il que, ce soir lá... au bal de Mme Herbaut, la duchesse, habillée d'une robe de moirelin de laine á vingt sous, d'un fond bleu très pâle, avec un gros nœud de rubans roses au corsage et un nœud pareil dans ses magnifiques cheveux blonde, la duchesse était ravissante de beauté; un léger coloris nuancé

ses joues; ces grands yeux bleus s'ouvraient brillants, animés; ses lèvres de carmin, aux coins ombragés d'un imperceptible duvet doré, souriant á demi, laissaient voir une ligne d'un blanc émail, tandis que son beau sein virginal palpitait doucement sous le léger tissu qui le voilait, et que son petit pied, merveilleusement chaussé de bottines de satin noir, marquait prestement la mesure de l'entraînante polka...

C'est que ce jour-lá, Herminie était bien heureuse!... Loin de se regarder comme isolée de l'allégresse de ses compagnes, Herminie jouissait du plaisir qu'elle leur donnait, et qu'elle leur voyait prendre... mais ce rare et généreux sentiment ne suffisait peut-être pas á expier l'apauvrissement de vie, de bonheur et de jeunesse qui donnait alors aux traits enchanteurs de la duchesse une expression inaccoutumée; on sentait, á cela se peut dire, que cette délicieuse créature savait depuis quelque temps tout ce qu'il y avait en elle de charmant... de délicat et d'élégant... Et qu'elle en était, non pas fière... mais heureuse... oh! heureuse... comme ces généreux riches, ravis de posséder des trésors... pour pouvoir donner beaucoup et se faire adorer!...

Quoique la duchesse fût toute á sa polka et á ses danseurs, plusieurs fois elle tourna presque involontairement la tête en entendant ouvrir la porte... de l'antichambre qui donnait dans la salle de bal; puis, á la vue

des personnes qui chaque fois entraient, la jeune fille parut, tardivement peut-être, se reprocher sa distraction.

La porte venait de s'ouvrir de nouveau, et de nouveau Herminie avait jeté de ce côté... un coup-d'œil curieux... peut-être même impatient.

Le nouveau venu était Olivier, le neveu du commandant Bernard...

Voyant le jeune soldat laisser la porte ouverte, comme s'il était suivi de quelqu'un, Herminie rougit légèrement, et hasarda un nouveau coup-d'œil; mais, hélas! á cette porte qui se referma bientôt derrière lui, apparut un bon gros gargon de dix huit ans, d'une figure honnête et naïve, et ganté de vert pomme...

Nous ne saurions dire pourquoi, á l'aspect de ce jeune homme (peut-être elle détestait les gants vert pomme), Herminie parut désappointée... désappointement qui se trahit par une petite moue charmante et par un redoublement de vivacité dans la mesure que battait impatiemment son petit pied.

La polka terminée, Herminie, qui tenait le piano depuis le commencement de la soirée, fut entourée, remerciée, félicitée, et surtout invitée pour une foule de contradances; mais elle jeta le désespoir dans l'âme des solliciteurs, en se prétendant *boiteuse*... pour toute la soirée.

Et il fallut voir... la démarche qu'Herminie se donna pour justifier son affreux mensonge (prémédité du